FRC 1.394.1

Case FRC 13439

LETTRE

De Monsieur le Comte d'Avaran, à son ami, sur le voyage de Louis XVIII, de Mitau à Memel.

Memel, 30 janvier 1801

J'AUROIS bien desiré vous écrire par le courier dernier, mon cher ami, mais nous arrivons avec nos chers maîtres qui, dieu merci, sont en parfaite santé; à peine ai-je eu le tems d'expédier quelques mots pour donner sur les différens points, de leurs nouvelles, vous serez dédommagé aujourd'hui.

La renommée vous aura déjà instruit, qu'après trois années de soins délicats, et l'on peut dire d'éclat importun, le Roi vient d'être subitement renvoyé de Russie. Elle vous aura dit à quelle époque ce nouveau coup du sort est venu frapper sa tête et celle de sa nièce. Votre cœur français vous aura peint ce moment affreux, ce départ inopiné, dont au milieu du désespoir de tant de malheureux, il a fallu précipiter les apprêts dans les 24 heures du 21 janvier, jour de deuil et de douleur, consacré par l'auguste fille de Louis XVI à la retraite, aux larmes et aux exercices de piété. Vous savez déjà avec quelle dignité notre maître s'est montré dans cette inconcevable circonstance, consolant, en encourageant ses infortunés serviteurs, mais surtout leur recommandant de ne jamais oublier ce qu'ils doivent au souverain qui lui offrit et lui donna longtems un asyle, qui forma l'union de ses enfans. Vous le voyez grand et digne du trône. Chacune de ses infortunes, devenant pour lui un degré de gloire, les traces de ses pas arrosées de larmes faites pour énorgueillir les plus puissans sou-

THE NEWBERRY LIBRARY

verains. Il est une vérité si bien avérée, qu'on n'oseroit la démentir. Dans le cours de sa vie errante, je n'ai trouvé aucun pays où notre maître, devancé par des préventions semées à dessein par ses ennemis, n'ait bientôt triomphé d'elles, et, comme dans cette occasion, emporté l'amour, le respect et l'admiration générale. Mais je reviens à l'objet principal de ma lettre. Le récit des premières journées de notre marche et surtout l'ange du ciel que la providence a laissé ici bas pour consoler le petit fils de Louis XIV, sans asyle sur la terre, cette charmante, cette héroïque princesse qui, élevée dans une prison, et pendant des années ayant à peine entrevu le jour, est maintenant jetée sur le globe, et sans abri dans l'immensité

C'est avec uue ame vraiment sublime, jointe à la plus adorable sensibilité, que Madame la Duchesse d'Angoulême marche dans cette nouvelle carrière de calamités. Elle u'a pas balancé un moment à attacher son sort à celui de son oncle, elle veut suivre son Roi partout et confondre ses propres infortunes avec les siennes; Telles sont ses notes en propres expressions:

Ce voyage jusqu'ici, au bord de la mer surtout, a été cruel; une tempête horrible, des tourbillons de neige aveuglant les hommes et effrayant les chevaux, ont interrompu la dernière journée; déjà un des gens de la suite s'étoit démi le bras; heureusement nos chers maîtres n'ont point soufferts, ou pour s'exprimer comme eux, les souffrances qu'ils éprouvent ne sont autres que celles dont ils sont environnés. La rigueur de la saison, les gîtes les plus affreux, l'ignorance absolue du lieu où puissent se reposer ces têtes précieuses, rien n'altère la douceur, la constance de notre adorable princesse. Uniquement occupée du roi, tout est bien, tout est bon

pour elle. Ici la chaleur étouffante, là le froid glacial d'une chambre sans feu, qu'il faut habituellement partager avec Me. de Serent et ses femmes, tandis que son oncle repose dans le stube commun, rien ne peut lui arracher une plainte; c'est un ange consolateur pour notre maître et un modèle de courage pour nous. Ah! que la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette a bien profité des leçons et des exemples de son enfance!

Ce qui n'ajoute pas peu sans doute à l'horreur de cette situation est de songer que, malgré toutes les précautions que nous avons pu prendre, M. le Duc d'Angoulême est peut-être errant de son côte, cherchant à voir le précieux dépôt qu'il avoit laissé en Courlande.

Ah! mon cher, que n'ai-je pour m'exprimer, tout ce que la nature m'a donné pour sentir, mon tableau seroit plus vrai, c'est-à-dire, non moins sublime que déchirant. Vous verrez comme moi, à travers de vos larmes, notre cher maître, celui qui portera enfin, n'en doutez pas, une couronne éclatante, dans un misérable réduit, ayant pour tout espoir, l'espoir d'en trouver un semblable le lendemain; vous le verriez avec ce visage serein, cette bonté, cette grace qui lui sont propres et que vous savez si bien apprécier, cherchant en vain des termes pour exprimer sa reconnoissance; à côté de lui, la fille de tant de Rois, nouvelle Antigone, cette nouvelle victime échappée aux bourreaux de sa famille, belle, touchante, rappelant enfin le meilleur des princes, sa courageuse mère, et la vertueuse et sainte Elisabeth; vous la verriez, mon ami, tenant sur ses genoux le chien devenu cher à toute ame sensible; compagnon de captivité du malheureux enfant royal, puis le seul témoin compatissant de ses longues souffrances à elle-même. Dans ce cadre révéré,

vous placeriez le respectable abbé Edgevneh, dont la seule présence retraçant un exécrable attentat, commande le dévouement et l'oubli de soi-même. Quel est le cœur de fer, dans quel parti dans quelle faction, sur quel dégré d'un trône sanglant, pourroit-on le trouver qui ne se fendroit pas dans les pleurs de l'ame et du repentir devant un pareil tableau ? Oh! mon ami, je ne vois plus mon papier, il faut mettre fin à cet affreux récit et se reposer un instant dans la consolante idée que le génie de la France va veiller sur ces augustes têtes, et qu'il prépare, comme juste récompense à tant de malheurs, de courage et de vertus, l'ivresse et l'amour d'un peuple rendu au bonheur, et bénissant la main qui seule peut le dispenser.

Oserai-je parler maintenant des serviteurs vraiment prédestinés qui jouissent plus particulièrement auprès de leur maître de l'étonnant spectacle qu'ils ont donné au monde. Ils sont en bien petit nombre ; déjà j'ai indiqué Me. de Sérent et le respectable abbé, il ne me reste plus qu'à nommer M. le duc de Fleury et moi.

Vous savez déjà sans doute que le Roi et Madame ont pris les noms de Comte de Lille ; et marquise de la Meilleraye. Ils sont arrivés ici le 27 au soir et se remettront en route dans quelques jours, pour avancer sur Koenisberg.

Adieu mon cher, si je pouvois déterrer une seule de vos pensées sur votre ami, je vous demanderois de m'accompagner de vos vœux. J'ai besoin de l'intérêt, de l'estime et des encouragemens de ceux qui me ressemblent. Ne croyez pas cependant, mon cher ami, que je me sente abattu, ni que je veuille être plaint. Quel est le vrai Français, auquel le poste que j'occupe ne va pas faire envie ? Quel est celui qui se montreroit foible et timide, avec d'aussi grands devoirs à remplir et de tels exemples sous les yeux ? J'ignore quel sera le terme de tant de maux, mais ce n'est pas à vous que j'ai besoin de dire que mon dévouement à mon Roi ne finira qu'avec ma vie.

Signé, le Comte D'AVARAN.